

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 13 (1875)  
**Heft:** 30

**Artikel:** Pierre : [suite]  
**Autor:** Deslys, C.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-183323>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

une maison habitée par le vernisseur Ferber, occupé à vernir les équipages et les voitures de la poste.

Lausanne d'aujourd'hui pâlit, sous certains rapports, devant ces temps anciens, presque fabuleux pour ceux qui n'y ont pas pris part. On ne se le représente pas plus qu'on ne peut se figurer toutes les classes de la ville se promenant le dimanche, après le sermon de l'après-midi, sur Montbenon, où deux ronds de danse étaient installés.

Qu'était-ce donc ce qu'on appelait *une soirée* à cette époque? Qui se le représentera? Les dames, assises autour de la salle (les pièces étaient vastes), tenant leur tasse de thé sur leurs genoux, puisant dans les corbeilles de friandises qu'on faisait circuler. Les messieurs, debout près d'une table et se livrant à la même occupation. Puis les tables de jeux pour les grandes personnes, et à côté, la chambre où les enfants chantaient, rondaient, jouaient à Colin-Maillard. Puis le souper, qui réunissait tout le monde sans distinction, tandis que les servantes arrivaient avec leurs grands falots pour chercher les familles. Nos appartements actuels ne se prêteraient plus à de semblables réunions. Nous vivons en hiboux, discutant de dogmes, de théories politiques, d'actions, d'actionnaires, de hausse et de baisse. Lausanne est devenu passablement ennuyeux. J. Z.

## PIERRE

### VI

Et puis jusqu'au matin, marchant toujours pour m'étourdir, fièvreusement, follement, incessamment, je me répétais ces deux mots que je voyais courir en caractères de feu tout autour de moi dans les ténèbres; « Epouse Jacques! épouse Jacques! »

Le jour des accordailles enfin arriva.

Dès la veille, j'avais pris la mer. J'errai tout le jour à l'aventure.

Mais vers le soir il y eut dans le flot comme une infernale cruauté qui me ramenait forcément devant la grève de Villerlville, qui me contraignait à louoyer toujours, toujours, en face des lumières allumées pour la fête!

Monsieur, j'ai entendu parler d'épouvantables supplices qui existaient autrefois... de la question, de la torture, de la roue... de malheureux auxquels on arrachait la langue et les ongles, dont on broyait les os, qu'on écorchait et brûlait tout vivants. Eh bien, Monsieur, je vous le jure, tous ces martyrs ont encore moins souffert que, durant cette nuit-là, celui qui vous parle!

Enfin, je n'y pus tenir davantage... je jetai l'ancre, j'abordai au rivage... je me glissai derrière les haies... j'arrivai dans le pré où se tenaient les accordailles (où s'étaient aussi tenues les nôtres!)... je me tapis dans l'herbe, je regardai...

Pauvre Marie!

Ils l'avaient forcée à conduire la ronde, et c'était elle, par conséquent, qui la chantait!

La ronde précisément du rosier... vous savez?

Chante, rossignol, chante  
Toi qui a le cœur gai;  
Le mien n'est pas de même,  
Il est bien affligé.  
Tra la la.

De c'que mon ami Pierre,  
Tout en pleurs m'a quittée,  
Pour un bouton de rose  
Qu'à un autre j'ai donné.

Tra la la.

Je voudrais que la rose  
Fût encore au rosier,  
Et que mon ami Pierre  
Fût encore à mes pieds.

Tra la la.

Au moment même où Marie termina ce dernier couplet, un matelot allumait sa pipe près de moi, la lumière me tomba en pleine figure... Marie m'aperçut... et, jetant un grand cri, tomba sur le gazon.

Je bondis vers elle.

Jacques arriva presque aussitôt que moi.

Mais, bien loin de montrer de la jalousie, de la colère, il me serra la main avec une sorte d'amitié, et regardant longuement Marie, qui commençait à revenir à elle :

— Ayez pas peur! dit-il d'un air étrange.

C'était un brave garçon que Jacques... allez, Monsieur!

Vous ne devinez pas encore ce qu'il fit? Oh! qui le devinerait!... Lui, si paisible d'ordinaire, si bon, si sobre, on eût dit qu'il venait tout à coup de devenir un autre homme. Il s'écriait à grands éclats de voix qu'il fallait réveiller la gaîté des accordailles; il faisait apporter du cidre, du vin, de l'eau-de-vie, beaucoup d'eau-de-vie.

Une heure plus tard, il était affreusement ivre... ou du moins il semblait l'être.

Vers le milieu de la nuit, Jacques avait tout mis en révolution... querellé tous les garçons, effarouché toutes les filles.

En ramenant au matin Marie chez sa mère, il fit une scène épouvantable... On eût quasiment juré qu'il allait les battre toutes les deux.

— Sainte vierge! s'écriait après son départ la mère Jeanne, quel abominable mauvais sujet! C'est vous, bonne sainte Vierge, qui me l'avez fait connaître assez à temps encore pour empêcher un malheur. Qui jamais aurait soupçonné cela! Jamais ma fille ne sera sa femme!

Le mariage effectivement venait d'être rompu.

Le nouveau fiancé de Marie avait été mis à la porte à tout jamais de la maison de la mère Jeanne, et cela aux applaudissements unanimes de tout le village, qui se retirait en répétant avec elle :

— Quel mauvais sujet! Qui s'en serait douté, cependant? Quel vilain homme!

Oh! non... non!

Si Jacques nous avait compris, à notre tour nous allions comprendre Jacques.

Un peu plus tard, il était de retour dans la prairie déjà redevenue solitaire.

J'y étais cencore cependant, moi.

Marie ne tarda pas à y arriver, curieuse et furtive.

Jacques vint se placer entre nous deux... Jacques dégrisé comme par enchantement, Jacques redevenu le vrai Jacques.

Il n'eut besoin que de nous regarder en souriant, que de tendre vers nous ses deux mains, dans lesquelles étaient son bouquet et son ruban de fiancé...

Oh! avec quelle reconnaissante joie nous les saisîmes, ces deux bonnes et généreuses mains!... Comme nous les embrassâmes, Marie et moi!... Oh! comme tous les deux nous lui avions crié du fond du cœur :

— Merci, mon ami!... merci, Jacques!

A partir de cette dernière épreuve, il ne fut plus question de mariage pour Marie.

Dernière douleur cent fois bénie, elle nous avait rapprochés!... Si nous ne nous cherchons plus maintenant, du moins nous ne nous évitons pas. Chaque dimanche, comme aux jours heureux de notre jeunesse, la bonne habitude a pour moi recommencé de lui offrir l'eau bénite à la sortie de l'église. Durant le service divin, j'ai repris également ma place héréditaire dans le même banc qu'elle.

(La fin au prochain numéro.)